

LA LITURGIE DOIT-ELLE ÊTRE BELLE ?

Préambule

« *La beauté sauvera le monde* » dit le prince Mychkine dans le roman *L'idiote* de F. Dostoïevsky (1869). Et le théologien Sergueï Boulgakov de poursuivre: « *Et l'art en est un instrument* ». L'œuvre d'art participe en effet de la transfiguration du monde; elle pacifie les cœurs, les guérit. Elle apparaît donc comme une sorte d'acte créateur et recréateur. Le philosophe Nicolas Berdiaeff voit dans l'art comme l'annonce de la transfiguration universelle. Dans le roman précité, le prince Mychkine traverse la société russe de son temps en tant que figure christique. Homme foncièrement bon et aimant, il débarque dans un milieu bourgeois artificiel et corrompu. Il va alors révéler ses contemporains à eux-mêmes. Il pardonne à ses amis leurs trahisons, car ils ne savent pas ce qu'ils font; ils sont faibles. Telle est la vraie noblesse d'un tel prince qui ne possède plus rien. Ce qui compte, c'est la beauté intérieure, le cœur ouvert, capable d'accueillir l'autre, de mettre les hommes en communion les uns avec les autres. L'homme doit quitter son égoïsme, devenir un être de relation. Sous des apparences de faiblesse et de folie, Mychkine se révèle capable d'amour profond. Voilà la vraie beauté, celle qui sauve le monde.

La liturgie est appelée à faire, elle aussi, œuvre de beauté. D'une part parce qu'elle donne à voir l'amour du Christ blessé ; un Dieu totalement dépossédé, « hors-de-lui » et parce que, d'autre part, elle rassemble les hommes au nom même de ce Seigneur blessé, du moins ceux qui veulent le reconnaître ; reconnaître que le salut, la guérison, la paix, viennent de lui seul.

L'acte liturgique fait œuvre belle parce qu'elle réunit, met les êtres en relation les uns avec les autres, provoque à la communion. Dans un tel acte le Christ, homme qui n'est que communion – à son Père et à tous – est à l'œuvre. On comprend ici que le mystère de la Trinité récapitule et ce qu'est Dieu et ce qu'est le monde face au Dieu de Jésus Christ.

L'acte liturgique fait œuvre belle d'une manière qui lui est propre : à travers le déploiement des signes – des « *sacramenta* » au sens où l'entendaient les Pères de l'Église.

Par exemple : le rite de la paix comme prophétie du Royaume et comme engagement ici-bas pour ce Royaume ; le rite de la communion comme participation au geste rédempteur du Christ et au repas des Noces divines avec toute l'humanité. Sans oublier qu'avant ces signes-là, la table de la Parole est dressée pour un partage et une communion. Geste d'écoute de la part des disciples, qui construit le Corps. Beauté de ce Corps en travail d'édification. Beauté de tous les gestes qui le construisent, tant à l'intérieur de l'assemblée que dans le quotidien de nos rencontres et de nos actes de charité. Beauté certes, mais à chaque fois encore blessée, et c'est là la signature de ce Corps ecclésial. En effet les acteurs du geste de paix demeurent limités par leurs égoïsmes, les communiants peinent à devenir véritablement des êtres de communion et les écoutants de la Parole restent encore sourds aux appels de leurs frères.

De quelle beauté s'agit-il ?

De quelle beauté en effet ? Nous vivons à une époque obsédée par la beauté. Cela se manifeste moins dans ce qu'il est convenu d'appeler l'art que dans les comportements individuels de nos contemporains : attention méticuleuse à son corps, chirurgie esthétique, entretien de sa condition physique, etc. À cela s'ajoute le succès de la mode, du design, des expositions muséographiques, des multiples événements culturels. On peut parler d'une « *esthétisation de la vie ancrée dans la consommation de masse* ». « *La beauté, qui était chose rare, fait l'objet d'une industrie.* »¹

Bien évidemment ce n'est pas cette beauté-là qui est à l'œuvre dans la célébration liturgique !² On ne peut pas introduire n'importe quoi dans l'action liturgique : il y a des gestes tellement banals qu'ils vous laissent sur place, vous enferment dans votre « être-là ». Sans parler des gestes « obscènes », ou du moins « indécents » (sens litt. « qui ne conviennent pas ») qui parasitent la dimension mystérique de l'action liturgique. La notion de convenance est fondamentale pour le rite : faire ce qui convient, ce qu'il faut faire, ce qui est « juste ». Au XVII^e siècle, le terme « *décorum* » signifiait « ce qui

1. Yves MICHAUD, article « Art aspect esthétique – le Beau » dans *Encyclopædia Universalis* DVD 2011. L'auteur poursuit : « *Une beauté libre, sans attache, colore ainsi le monde, se posant partout sans adhérer nulle part. Pour autant, bien sûr, le monde n'en devient pas substantiellement plus beau. Seulement, tout y est perçu sous la modalité esthétique : les manières de s'habiller, de penser, d'exister, d'agir et de juger. L'esthétique est portée au rang de valeur suprême – de Souverain Bien.* »

2. Quand bien même Augustin n'hésite pas à parler de plaisir esthétique. Cette dimension nécessaire à l'existence humaine. Dans le *De Ordine* (II, 33 et 34), par exemple, Augustin explique la jouissance que procure une belle architecture : cette symétrie qui organise un édifice et y répartit la lumière. Ou encore, dans un poème, le rythme des syllabes. Il y a là cette *suavitas* indispensable à notre vie, et que l'on retrouvera chez un saint Bernard. Dans le *De doctrina christiana* (IV, 27) surtout, s'agissant du discours catéchétique (prédication), et Augustin ne fait ici que reprendre Cicéron, il insiste sur la *delectatio* que doit susciter le discours chrétien dans le cœur des auditeurs. La tâche de l'orateur étant tout à la fois d'enseigner (*docere*), de convaincre (*flectere*) et de charmer (*delectare*). *Docere est necessitatis, delectare suavitatis, flectere victoriæ.* C'est que le Verbe, sagesse du Père, est beau !

convient », les règles de la bienséance. Au XIX^e siècle, il prend une valeur péjorative, sans doute sous l'influence du couple sémantique « décor » / « décorer ». N'y aurait-il dans nos manières de célébrer des gestes purement décoratifs ?

Ici intervient ce que saint Augustin appelle, à la suite des Stoïciens, l'*aptum* (*prepon* en grec³) – opposé au *pulchrum*.

Qu'est-ce donc que le beau ?

Je voyais dans les corps eux-mêmes deux aspects : d'un côté ce qui constitue en quelque sorte le tout et par suite le beau, d'un autre côté ce qui convient par suite en raison d'une adaptation et d'une harmonie avec autre chose, comme la partie du corps avec son ensemble, la chaussure avec le pied, et autres cas semblables. Et cette considération se mit à sourdre dans mon esprit du fond de mon cœur, et j'écrivis le *De pulchro et apto*⁴.

Est apte, congruent, l'élément qui est capable de s'articuler avec les autres, de faire corps avec l'ensemble de l'œuvre, de s'intégrer à la dynamique de l'événement. Une messe de Mozart est certainement belle (*pulchra*) en soi – ici on considère l'objet dans ses proportions internes – mais est-elle apte à la célébration *hic et nunc* ? Même question pour tant d'autres éléments qui peuplent nos liturgies de manière plus ou moins heureuse. Il y a à évaluer la *co-aptatio* de chaque élément par rapport au rituel. Il y a des gestes qui, au lieu de nous porter au renoncement, à la dessaisie de nous-mêmes, nous entraînent vers le sens opposé, la prise de possession. Pensons au geste de communion – et déjà à la manière dont les prêtres concélébrants tiennent leur portion d'hostie avant de le consommer. La *Catéchèse de Jérusalem* est éloquente⁵.

3. Voir l'incipit des préfaces : *Vere dignum et iustum est, æquum et salutare*.

4. Saint AUGUSTIN, *Confessions*, IV, 13.

5. V^e *Cat. mystag.* : « Quand donc tu t'approches, ne t'avance pas les paumes des mains étendues [comme pour saisir], ni les doigts disjoints ; mais fais de ta main gauche un trône pour ta main droite, puisque celle-ci doit recevoir le Roi, et, dans le creux de ta main, reçois le Corps du Christ, disant : "Amen". Avec soin alors sanctifie tes yeux par le contact du

La notion d'ordo

C'est une question de cénesthésie ⁶ et de synergie. Cénesthésie de chaque individu avec lui-même et synergie avec les frères rassemblés. À quoi s'ajoute – puisque nous nous situons dans le registre de la ritualité – la question de l'ordo.

Dans la liturgie, le geste est toujours accompagné de la parole. Tout se déroule, comme dit le Concile, *per ritus et preces*, des rites et des prières éclairés et vivifiés par la parole (cf. SC 48 ; 21 ; 59 ; 7 ; 24). La parole et le geste ont cependant besoin, tous les deux, de temps et d'espace. Le Verbe fait chair a eu besoin de temps et d'espace pour ses gestes de salut. La liturgie est l'espace dont le Christ a besoin pour s'exprimer et le temps qui lui sert pour se raconter.

Mais, dans la liturgie, l'espace et le temps sont soumis à la règle de l'ordre. De par sa nature, la liturgie exige de l'ordre. Il n'y a pas, en effet, de liturgie sans indications données par les rubriques, c'est-à-dire sans les indications de l'Église. Cela est attesté depuis les plus anciens textes liturgiques. La beauté de la liturgie est donc le fruit de l'ordre. La quasi-totalité des livres de la réforme liturgique comportent comme premier mot du titre le mot *ordo*. L'ordre requis par la liturgie concerne diverses réalités : le temps, l'espace, les rela-

saint corps, puis prends-le et veille à n'en rien perdre. Car ce que tu perdrais, c'est comme si tu perdais l'un de tes propres membres. Dis-moi en effet, si l'on t'avait donné des paillettes d'or, ne les retiendrais-tu pas avec le plus grand soin, prenant garde d'en rien perdre et d'en subir dommage ? Ne veilleras-tu donc pas avec beaucoup plus de soin sur un objet plus précieux que l'or et que les pierres précieuses, afin de n'en pas perdre une miette ? Ensuite, après avoir communiqué au Corps du Christ, approche-toi aussi du calice de son sang. N'étends pas les mains, mais incliné, et dans un geste d'adoration et de respect, disant "Amen", sanctifie-toi en prenant aussi du sang du Christ. Et tandis que tes lèvres sont encore humides, effleure-les de tes mains, et sanctifie tes yeux, ton front et tes autres sens. Puis, en attendant la prière, rends grâce à Dieu qui t'a jugé digne de si grands mystères. »

6. La cénesthésie [de *koinos* et de *aisthesis*, faculté de percevoir] est l'ensemble des sensations internes qui créent le sentiment vague et diffus que nous avons de notre corps.

tions avec les autres ; bien plus, la liturgie exige aussi de l'ordre en nous-mêmes ⁷.

Considérer l'*ordo*, c'est se rapporter à un programme rituel institué. Soit un ensemble de déterminations, de formes, d'actions gestuelles, de protagonistes, de hiérarchies (aussi bien au niveau des personnes que des choses à faire), d'actes de langage de différents niveaux – soit un « dispositif écologique » (puisqu'il s'agit d'habiter ce monde, cf. *supra*) qui implique d'aménager le temps et l'espace, etc. toutes choses qui constituent une manière d'être en liturgie (un *ethos*). On est en liturgie, et pas ailleurs sur une autre scène.

Alors, par exemple – compte tenu de ce qu'est la paix donnée par le Christ aux siens et du moment de la célébration où intervient le rite de la paix – quel geste convient (cf. l'*aptum* et l'*ordo*) pour se donner la paix entre fidèles ? Ou bien – compte tenu de ce qu'est notre foi au Christ ressuscité et du caractère unique dans l'année de la fête de Pâques – quelle musique convient pour chanter la joie pascale ? Pensons à la modestie de l'Introït *Resurrexi* dans le *Graduale Romanum* (mi plagal). Cependant la « modestie » de telles actions ne doit pas exclure la cordialité : *gravitas* ⁸ et *hilaritas* ⁹ doivent marcher de pair ¹⁰.

7. Citation de Piero Marini. Texte original italien dans la revue de théologie *Asprenas*, volume 50, année 2003, publié par la Faculté pontificale de théologie de l'Italie méridionale, Section Saint-Thomas-d'Aquin, Naples. Cette conférence a été prononcée à Naples le 23 novembre 2003. Traduction de la DC : reprise dans M^{sr} Piero MARINI, *Cérémoniaires de papes*, Paris, Bayard, 2007, p. 177.

8. Mot latin aux significations diverses dont celle de poids, de pesanteur > dignité, noblesse, solennité, sérieux. C'est le poids que nous conférons aux rites et aux gestes.

9. Le dictionnaire en ligne Jeanneau, Hassid, Taland & Woitrain fournit les significations suivantes : 1) joie, gaieté, enjouement, hilarité, bonne humeur. 2) Plin. jeunesse, vigueur (d'un arbre). 3) Col. sérénité (du jour). 4) Arn. beauté (de la couleur blanche).

10. Nous ne sommes pas très loin de la « noble simplicité » qui caractérise le rite romain. SC 34 : « Les rites se distingueront par une beauté faite de noble simplicité, seront transparents du fait de leur brièveté et éviteront les répétitions inutiles, seront adaptés à la capacité de compréhension des fidèles et, en général, n'auront pas besoin de beaucoup d'explications. » À une telle caractéristique on peut ajouter les 3 adverbess du missel tri-

Le symbole comme action – il donne de faire corps

Reprenons ce que nous avons agité à propos de la synergie, de la cénesthésie, de l'*ordo*. Il faut encore y adjoindre la notion de médiation ¹¹. En liturgie, nous sommes dans un ordre « symbolique », dans un « état de poésie ».

dentin et de ses commentaires : *reverenter, distincte, devote* – souvent commentés par J.-Y. Hameline. Voir, par ex., « Du sacré, ou d'une expression et de son emploi », *LMD* 233, 2003/1, pp. 7-42. Le cardinal Bona (xvii^e s.) aimait citer la formule de Jean Gerson (1363-1429) : « Dieu récompense non les verbes mais les adverbess, non pas tant l'action que la manière. Ce que l'on appelle à bon droit le sens du sacré tient souvent au mode d'accomplissement, à des questions apparemment mineures de comportement, de solution posturale, d'allure : probité, exactitude, droite simplicité, juste économie de la durée et du temps, et surtout présence suffisamment pleine à l'action en cours » (*Ibid.*, p. 41). Le même auteur ajoute magnifiquement : « Il ne faudrait jamais oublier la liturgie du dehors et de la vie ordinaire (que l'on ne saurait dire "profane", car profane par rapport à quoi?). Sacralité mineure, participant d'une consecratio mundi. Ce peut être une réponse comportementale à tout ce qui relève d'une donation, d'une séparation, d'un échange symbolique. Sacralité ordinaire de la douceur des choses, des gestes, de la nourriture, du soin de l'enfant, de l'interface humaine, du vin, de la cuisine, des photos de famille, des termes d'adresse... En deçà d'une morale du devoir, puisqu'il s'agit surtout de gracieuseté et de reconnaissance. » En fait l'acte liturgique est une manière d'être, de traverser le monde.

11. Quand l'être humain vient au monde, il a désormais pour tâche de rejoindre sa fin. Laquelle sera définie de manières diverses selon les philosophies, les religions et les cultures. Parce qu'une telle fin ne lui est pas donnée : elle est toujours à bâtir. Elle n'est pas immédiate : elle se construit à travers des médiations. Un tel processus fondamental de quête de soi, de construction de soi, ne se réalise qu'au prix du renoncement à l'immédiateté – que l'on peut traduire par je ne suis pas l'autre – et de l'entrée dans un système, institué bien avant moi, soit le monde du langage, des signes, des gestes. S'agissant du petit enfant, on comprend la fonction du jeu comme processus de mise à distance de soi par rapport à soi-même et comme espace où quelque chose de neuf peut advenir (voir Donald W. WINNICOTT, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975, 1971 éd. originale). Si je veux grandir, devenir capable d'aimer quelqu'un d'autre que moi-même, trouver ma place dans le monde – alors que Narcisse, perpétuellement penché sur sa propre image, languit et dépérit – je dois entrer dans cet univers de médiations. Bref, entre le monde et moi, entre les autres et moi, il suscite une brèche, une déhiscence comme explique Antoine Vergote (*Interprétation du langage religieux*, Paris, Seuil, 1974, 112-115). Et la seule voie pour devenir présent au monde, aux autres et à moi-même, c'est de demeurer attentif aux signes qu'ils me font et de leur « faire signe » à mon tour. C'est-à-dire d'entrer dans le jeu de la parole, des gestes, des symboles, du comportement ; tout ce qui permet à l'homme de s'exprimer. Pas seulement le langage liturgique bien sûr. Mais c'est un lieu privilégié que ce « *leiton ergon* » (les deux termes grecs qui ont donné notre mot « liturgie »), que ce travail humano-divin dans le peuple assemblé, l'« *ecklesia* » – *ubi floret spiritus* comme dit la Tradition apostolique (document du III^e siècle). Lieu préférable à toute révélation privée ! L'image que j'ai de Dieu vient de l'*ecklesia* : d'où l'importance de l'iconographie, par exemple, de la disposition des gens dans le lieu (un Dieu au centre ou un Dieu devant, au-delà,

On croit volontiers que le symbole est une qualité dont certains objets se trouveraient comme revêtus. Certes cela se vérifie pour la catégorie des signes conventionnels : par ex. les panneaux routiers, les logos commerciaux, etc. Mais le vrai symbole n'est pas tant une chose qu'une action.

On sait qu'en grec « *sumballein* » signifie *mettre ensemble* des éléments qui, dans l'existence ordinaire, se trouvent séparés. Ajuster, joindre (les lèvres, les paupières, etc.). Et le « *sumbolon* » c'est le signe de reconnaissance : c'est-à-dire l'effet produit par l'action qui met ensemble certains objets ou certains êtres. À la faveur d'une telle action ils deviennent « symboliques » ; ils produisent du sens, ils disent quelque chose. Par conséquent un objet n'est jamais symbolique tout seul, mais bien parce qu'il s'insère dans un jeu à plusieurs. Être symbolique c'est « *faire corps avec d'autres* ». Or il suffit de l'intrusion d'un élément dépareillé pour que l'action symbolique se trouve empêchée. Ou encore une telle action sera troublée s'il y a un mauvais rapport entre les objets. Par ex. un mauvais rapport dans la distance qui sépare les objets, ou bien dans le nombre des objets (trop nombreux) ou bien dans le style, etc. En revanche une symbolique « juste » (où chacun est à sa juste place) permettra tout à la fois à chacun d'être ce qu'il est, de réaliser ce pour quoi il est fait, et de faire exister les autres, de les mettre en lumière, de les valoriser.

On connaît le poème de Baudelaire *Correspondances*¹². Cette philosophie du symbole peut s'appliquer entre autres à

trop lointain peut-être ?). Les mots que je profère à l'adresse de mon Dieu, c'est l'*ek-klesia* qui les met dans ma bouche. À travers un travail sur l'Écriture qui, dans la liturgie, devient Parole de Dieu et dont tout dans la célébration découle – voir SC 24. À quoi s'ajoute le jeu, éminemment symbolique et structurant, du dialogue d'Alliance entre Dieu et son peuple, dialogue nous révélant que la parole même que le chrétien adresse au Dieu de Jésus Christ est encore parole de Dieu (voir la notion de responsorialité dans le culte chrétien).

12. 1. *La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.*

un espace liturgique. Celui-ci apparaît alors comme un jeu à plusieurs : chacun doit jouer son rôle – rien que le sien –, entrer en composition avec les autres¹³.

2. *Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

3. *Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,*

4. *Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.*

13. En fait ce dont nos liturgies manquent, ce n'est pas de symboles mais de **symbolisation**. Ainsi par exemple l'autel n'est pas un objet, mais « un "appareil" à se tenir dont la présence devrait retentir sur l'ensemble de la scène liturgique et tout principalement sur la réponse posturale des circumstantes » (J.-Y. HAMELINE, « Observations sur nos manières de célébrer », dans *Une poétique du rituel*, Paris, Cerf, coll. « Liturgie » 9, 1997, p. 44). Ne jamais penser le corps sans penser le sol, ne jamais considérer les objets sans la posture (prendre l'objet, le manipuler, le montrer, le regarder...) Il y a une « mise en scène » qui implique toute l'assemblée, et pas seulement celui ou celle qui détient l'objet. La coupe eucharistique concerne tout le monde. Le livre également. Et même le **visage** du président d'assemblée : d'où la nécessité que ce dernier ne se situe pas toujours face à face. Visage également de tous ceux qui accomplissent un ministère dans l'assemblée. Et bien sûr soigner les **transitions**. C'est capital. Inspirons-nous de la mise en scène du théâtre et du cinéma. Comment par exemple tel acte de parole intervient dans la chaîne sonore. De plus, s'agissant du registre du langage, il y a beaucoup de discours et pas assez d'**actes de langage différenciés**. Ce qui met en jeu le « *site illocutoire* » : une oraison n'est pas une adresse à l'assemblée, une monition n'est pas une homélie ! Chaque acte de langage a son protocole. Revenons encore au visage, mais cette fois-ci pour énoncer un élément fondamental et fondateur de l'existence vraiment humaine : le visage dépend de la posture droite, de ce *redressement* propre à l'être humain, qui a libéré la parole. La *statio*. François Cheng explique que la posture droite a libéré le visage. « *Au lieu d'être une "gueule" tendue en avant au ras du sol comme celle de l'animal qui va d'erre en erre à la recherche de nourriture, le visage désormais fait partie d'une tête qui se pose paisiblement et noblement sur les épaules. Ce visage peut tourner, avec une aisance souveraine, son regard vers la hauteur et le lointain, échanger un sourire avec ses semblables... Le visage est ce trésor unique que chacun offre au monde. C'est bien en terme d'offrande, ou d'ouverture, qu'il convient de parler du visage* » (*Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 63). *Statio* : posture de veille et de vigilance, posture de l'homme mis debout par le Seigneur ressuscité. La Règle de saint Benoît ne dit-elle pas : *Ergo consideremus qualiter oporteat in conspectu Divinitatis et angelorum eius esse, et sic stemus ad psallendum, ut mens nostra concordet voci nostrae* (ch. 19). « *Alors faisons bien attention à notre attitude en présence de Dieu et de ses anges. Tenons-nous debout pour la psalmodie, de telle sorte que notre esprit soit d'accord avec notre voix.* »

SC 28 stipule :

Dans les célébrations liturgiques, chacun, qu'il soit ministre ou fidèle, en s'acquittant de sa fonction, fera seulement mais intégralement ce qui lui revient de par la nature de la chose et les normes liturgiques.

Si le même fait tout – comme dans la messe tridentine (qui est la messe du prêtre) –, si les ministères ne sont plus partagés dans l'assemblée, alors vous détruisez la symbolique de l'action liturgique. Le jeu des différences – qui peut être celui de l'alternance dans une hymne – fait partie de la symbolique, pour autant bien sûr que la synergie soit respectée. Si toutes les actions sont exécutées au même endroit, alors vous annulez la symbolique de l'espace.

Addendum 1 sur le « symbolon » (qui est aussi la « tessera ») lire Tb 5, 1-4

« Alors Tobie répondit à son père Tobit : “Je ferai, père, tout ce que tu m’as commandé. 2. Seulement, comment faire pour lui reprendre ce dépôt ? Lui ne me connaît pas, et moi, je ne le connais pas non plus. Quel signe de reconnaissance vais-je lui donner, pour qu’il me croie et qu’il me remette l’argent ? De plus, je ne sais pas les routes à prendre pour ce voyage en Médie”.

3. Alors Tobit répondit à son fils Tobie : “Nous avons échangé nos signatures sur un billet, et je l’ai coupé en deux pour que nous en ayons chacun la moitié. J’ai pris l’une, et j’ai mis l’autre avec l’argent. Dire que cela fait vingt ans que j’ai mis cet argent en dépôt ! Maintenant, mon enfant, cherche-toi quelqu’un de sérieux pour compagnon de voyage, il sera à nos frais jusqu’à ton retour ; et puis va toucher cet argent chez Gabaël”. »

Ce texte, mais aussi tout le livre de Tobie, manifeste l'action symbolique comme un pacte d'alliance. Le symbole est un objet coupé en deux : l'histoire de Tobie illustre cette définition. Nous avons : d'un côté, Tobit le père, exilé à Ninive,

ruiné, aveugle, avec sa femme et son fils Tobias; de l'autre, Sara, sa nièce d'Ecbatane, veuve de 7 maris. Un voyage est décidé à Ecbatane, rencontre, mariage, etc. On voit comment le symbole inclut une cassure. Il fait état du tragique de l'existence; un monde cassé, coupé. Mais il y a l'horizon de l'alliance: celle-ci est sans cesse à réactiver, à célébrer. Le symbole me dit: si tu veux, tu peux faire l'unité du monde. Ainsi, dans le symbole il y a un duo tragique / optimisme, une absence / présence. À nous de travailler à la conjonction. Le symbole « responsabilise »¹⁴. La célébration liturgique responsabilise les chrétiens assemblés. Elle est encore prophétique: elle annonce l'humanité nouvelle, unie en un seul corps. Elle l'invite à transformer l'univers et les hommes. Le symbole est donc « *l'opérateur d'un pacte social de reconnaissance mutuelle* », un « *médiateur d'identité* » (Chauvet). Il nous dit qui nous sommes et qui nous sommes appelés à être, où nous allons et comment. Etc. ...les grandes questions de l'homme. Il réconcilie ce dernier avec lui-même, avec le cosmos, les autres et Dieu. Il est « œcuménique »¹⁵.

Addendum 2 sur l'état de poésie

Nous avons également parlé de l'« *état de poésie* », dénomination analogue à celle d'« *ordre symbolique* ». Je vous donne un texte merveilleux à ce propos, de Georges Haldas, l'écrivain romand qui vient de nous quitter et qui a écrit de si belle manière sur la poésie des repas, des matchs de foot. Dans cet extrait de son journal, il explique comment subitement le monde fait sens de par la cohérence des êtres et des choses, de par une présence des êtres à eux-mêmes et aux autres, et des choses aux autres choses, à la faveur d'une

14. J'emprunte cette expression à Jacques Vidal (1925-1987) qui fut professeur à Louvain-la-Neuve et dont l'enseignement a été recueilli dans un volume intitulé *Sacré, symbole, créativité*, édité par Julien Ries, Louvain-la-Neuve / Paris, CHR / ISR Cahiers « Homo religiosus », 1990.

15. *Ibid.*

synergie pourtant éphémère, comme peut l'être l'action liturgique.

DE L'ÉTAT DE POÉSIE
LES MINUTES HEUREUSES

Nous partirons, une fois de plus, de la formule inépuisable de Baudelaire, évoquant les minutes heureuses de notre vie. Voici : vous sortez un matin de chez vous. Il a plu durant la nuit. Mais le ciel, à présent, est découvert. Vous faites, comme d'habitude, tout à fait comme d'habitude, quelques pas dans la rue. Et soudain, sans raison apparente – c'est-à-dire : pour des raisons trop complexes à démêler – vous vous sentez investi d'un bonheur sans nom. Quasi absolu. Un bonheur où il entre, à la fois, de l'élan et du repos, de l'allégresse et de la sérénité, une pleine conscience en même temps que l'oubli de soi ; et qui vous donne, en cette minute, le sentiment d'être totalement présent et à vous-même et au monde. Non plus d'exister seulement, mais de vivre – enfin – comme cela n'arrive presque jamais dans le cours ordinaire des choses (bien que sortir, le matin, de chez soi, relève du régime le plus ordinaire). Soulevé en cet instant par une vague de fond, puissante et douce, on se sent plus attentif en effet et plus accueillant ; plus proche, plus fraternellement proche de la réalité ambiante ; plus relié à elle aussi, comme on l'est à la réalité au-dedans de soi-même. Les deux, en l'occurrence, n'en faisant plus qu'une. Avec ceci encore : qu'on découvre, au sein de cette double relation, une surprenante nouveauté dans les choses les plus familières, qui suscite un émerveillement : jamais vous n'auriez pensé qu'elles puissent être, ces choses, en leur banalité, leur monotonie, leur quotidienneté même si belles. Plus belles que les choses appelées communément belles ! Mais simultanément vous sentez que cette beauté vient d'une capacité exceptionnelle, en vous, à cette minute, de les trouver telles. Comme si, non le soleil seulement, mais un soleil intérieur, plus rayonnant, plus pénétrant et à la chaleur plus intime, les éclairait ; et que,

par la relation tout à fait nouvelle qu'il établit entre vous et les choses, il vous réchauffait, si on peut dire, dans votre être même. Cette douce chaleur s'accordant – il n'y a plus rien, en un tel moment, de contradictoire – à une sensation délicieuse de fraîcheur, de pureté même; qui insensiblement vous ramène à un état d'enfance. Mais ce n'est pas l'enfance; c'est, tout autre phénomène, la conscience de l'enfance: « *Soyez comme des petits enfants* », non des petits enfants!

Toujours est-il que cette double révélation de la beauté des choses, autour de nous et en nous, se traduit tout d'abord par le sentiment de légèreté incroyable (pour ne pas user du terme, ici, trop strictement physique, d'apesanteur). On a l'impression, durant une seconde, et même davantage, de marcher dans la rue comme délivré d'une part inutile de nous-mêmes. Comme si l'intensité de cette plénitude nous libérait de notre corps et de ce régime de l'espace-temps qui colle, dirait-on, à la vie du corps. Et si on y prend garde après coup – je dis bien: après coup; car, sur le moment, cette expérience est vécue avec une telle intégralité, qu'il n'y a plus à proprement parler de conscience réflexive: la pensée, incluse dans cette plénitude d'être, n'a plus en effet à fonctionner pour elle seule; elle n'en est plus qu'une des composantes, organiquement associée au jeu des autres – si donc on y prend garde, après coup, en essayant de distinguer tant bien que mal les éléments d'un tel miracle, que voyons-nous? Que croyons-nous voir? Ceci d'abord que des éléments aussi divers, les uns par rapport aux autres, que la place sur laquelle, en ce matin, vous débouchez; les platanes; la petite fontaine, à deux pas du kiosque à journaux; la façade des maisons, en leurs moindres détails; un tram, à l'arrêt, avec sa vibrante couleur orange; la cabane du marchand de marrons, qui ressemble à une petite bossue; le ciel et les quelques nuages blancs qui y voguent, d'autant plus plaisants à voir que finie est l'averse, et que, d'eux, ne vient plus désormais aucune menace; tous ces éléments, donc, ont comme perdu leurs propriétés particulières au profit d'une substance

unique. Plus exactement: leurs propriétés particulières ont été comme transfigurées en cette unique substance. Dont il n'est pas difficile de reconnaître que c'est celle même de nos états intérieurs; et au sein de laquelle, sous le coup de la minute heureuse, ils baignent, et où ils vivent d'une vie tout à fait différente et selon un tout autre régime que celui de la réalité dite extérieure. J'entends qu'ils ne sont plus séparés les uns des autres dans l'espace; ils n'offrent plus, comme toute matière, de résistance; leur diversité apparente est comme absorbée par une unité secrète (propriété de notre psychisme). Avec cette particularité encore, à noter, pour mieux saisir le caractère spécifique des minutes heureuses: alors que ces éléments ne sont pas, en temps ordinaire, inter-pénétrables – la fontaine ne peut occuper la même place que le platane etc. – en nous ils coexistent, au contraire, doués d'une réciproque pénétrabilité. La fontaine et le platane qui l'ombrage; le ciel et les maisons; la place tout entière et le fond de l'avenue où l'on devine les feuillages jaunissants déjà du parc, sont capables de se mélanger, de se confondre, sans qu'il en résulte, pour autant, désordre. Disons que, transfigurés par notre état psychique, ils se trouvent momentanément soustraits aux lois de la temporalité, à ses nécessités, à ses fatalités.

Mais faisons un pas encore. Cette relation qui s'instaure entre moi-même et les personnages aperçus, en cette matinée sereine, sur la place, se situe bien en deçà également, ou au-delà de mes particularités individuelles; de mes pulsions; de telles dispositions de ma vie affective et mentale; de mes qualités ou de mes défauts; de mes projets ou de mes rêves; bref, de ce qu'on appelle ordinairement ma personnalité. Si je saisis donc, en les autres, cette réalité humaine générale, qui en constitue pour ainsi dire le support vital, les autres, en retour, de par leur seule apparition dans le champ de mon regard, rendent manifeste en moi cette réalité. Si, en chacun, c'est l'Homme qu'avec émotion – l'émotion proprement poétique – je découvre en sa double dimension religieuse et fra-

ternelle; inversement c'est à l'Homme, en moi, que me renvoie la rencontre des autres. Instaurant par là une relation invariable en ce qu'elle se situe, elle aussi, en deçà ou au-delà de la zone du moi et de ses variations météorologiques. Du moi enfermé dans sa chambre obscure et le carcan de ses fatalités. Cette relation, en définitive, s'établissant par l'intermédiaire du je. À savoir ce qu'il y a de plus singulier, en nous, en même temps que de plus relié à tous. Ainsi le je, découvre en les autres au-delà de leur moi; et le je que les autres me font découvrir, au-delà de mon moi, tel est le nœud de la relation vitale. Dont on peut dire qu'elle est l'effet d'une transfiguration essentielle: du moi en je. C'est comme si, dans les autres et en moi-même, se levait soudain le soleil psychique de cet Autre en chacun, qui est celui de tous. En sorte que, tout jeu de mots mis à part, disons que pour être vraiment avec les autres, il faut être avec l'Autre en eux; et que pour être vraiment avec soi-même, il faut être avec l'Autre en soi. Encore une fois, le particulier ne prend sa valeur et son sens, il ne trouve sa fonction, que réintégré dans la relation. Toi et moi et l'Autre, en chacun, pour nous relier. Toute relation humaine est trinitaire.

(Georges HALDAS, *L'état de poésie. Carnets 1973, Lausanne, L'Âge d'homme, 1977, pp. 11-14*)

Jean-Claude CRIVELLI

7 avril 2011 ¹⁶

16. Conférence de Carême Abbaye de Saint-Maurice (Suisse). Cycle sur le thème de la beauté.